

Partie 1
Le Réveil

MA CHÈRE CELINE

— Bonjour bébé.

La douce voix de Céline me réveille. Aucun son n'est plus mélodieux à mes oreilles. Je souris avant même d'ouvrir les yeux encore lourds de sommeil.

Je nettoie le coin de mes paupières pour enlever les petits restes de la nuit, alors que le soleil commence à s'infiltrer entre mes cils.

Il est manifestement tard, peut-être carrément l'heure de déjeuner.

Pas grave.

J'adore ces dimanches en amoureux, où il n'y a pas de réveil, pas d'horaire, aucune contrainte, juste le plaisir de faire ce qu'on veut, quand on veut.

Je finis par répondre, toujours en frottant mes yeux :

— Bonjour bébé.

Céline est allongée à côté de moi. Elle s'est tournée légèrement sur le côté, son coude replié sous elle, sa main soutenant sa tête. Ses longs cheveux châtain glissent en cascade sur son épaule, et ses yeux noisette sont braqués sur moi.

Elle m'observe un instant, puis lâche :

— Waouh... elle est redoutable, ton haleine, ce matin.

Je cligne des yeux, surpris. Je passe ma langue sur mes dents.

Hmm... elle n'a pas tort. Ça colle, c'est sec, et il y a de toute évidence quelque chose de biologiquement suspect dans cette bouche. Et pourtant, ça ne me vexé pas. Je lâche même un petit rire.

— Je vais me brosser les dents et je reviens te faire un bisou.

— C'est gentil de ta part, répond-elle, son sourire élargi par un éclat de malice.

Je me lève d'un saut, comme si ma dignité dépendait de la vitesse à laquelle je peux retrouver une haleine humaine. En chemin vers la salle de bain, je remarque que je me sens étrangement léger ce matin. Peut-être est-ce dû à la tranquillité de ce dimanche ou simplement au fait que Céline me fait toujours rire, même à mes dépens.

Je commence à me brosser les dents, jetant un œil au miroir. J'adore ce moment où je me retrouve seul face à moi-même. Et soyons honnêtes : je suis plutôt fier de ce que je vois. Ce matin, je me trouve d'ailleurs un peu plus beau que d'habitude.

— On doit être chez mes parents à treize heures, tu te souviens ? lance Céline depuis la chambre.

Et là, sans réfléchir, je rétorque :

— Oh, la barbe !

Les mots sortent... et je comprends aussitôt qu'ils n'auraient jamais dû sortir.

Je m'arrête net, la brosse à dents suspendue dans les airs.

*Je viens de dire ça à voix haute ?! À propos de ses parents !!
Ses parents !*

Un silence s'installe. Je reste figé, je n'ose pas faire un seul mouvement.

J'attends l'explosion. Mais rien ne se passe.

Peut-être qu'elle n'a pas entendu ?

Pour ma défense, ses parents ne sont pas les humains les plus simples. Son père, un ancien militaire à la retraite, mène les repas tels des opérations stratégiques. Il nous attend, droit comme un piquet, sur le pas de l'immense demeure familiale, une vieille montre à gousset dans la main, les yeux rivés dessus, comme si ça allait nous faire arriver plus vite.

Le déjeuner est servi dans la grande salle à manger et tout doit être avalé avant quatorze heures, sous peine de représailles. J'ai toujours eu peur qu'il me fasse faire des pompes en guise de punition dès que je m'attarde un peu trop sur mon plat.

Sa mère, quant à elle, est une institutrice à la retraite qui prend un malin plaisir à corriger mes fautes comme si j'étais encore au cours primaire.

Toujours aucun cri en provenance de la chambre. Aucun reproche, rien...

Je m'en sors bien sur ce coup-là.

Je l'entends bouger, je m'attelle donc vite fait au brossage de dents pour pouvoir la rejoindre

rapidement avant qu'elle décide de quitter le lit. Soulagé que ma remarque n'ait pas atteint ses oreilles, je retourne dans la chambre, l'haleine aussi fraîche qu'un champ de menthe.

Je me jette sur le matelas et l'embrasse façon comédie romantique. Au moment où je tente un câlin avec intention, elle rejette la couette et bondit hors du lit.

— Je sais qu'ils sont chiants. Même eux le savent. Mais ils t'adorent. En fait, c'est de ta faute. Elle s'éloigne en riant, me laissant planté là.

Elle m'avait entendu !

Et depuis quand Céline me parle aussi franchement ?
Et pourquoi ça me paraît parfaitement normal ?

Mon enthousiasme pour ce dimanche tranquille s'effrite légèrement depuis l'annonce du déjeuner chez les beaux-parents, mais, étrangement, je reste serein. Elle est partie se doucher, et j'en profite pour me traîner jusqu'à la cuisine et me préparer un café.

En chemin, je passe à côté du bureau où elle a laissé en vrac ses esquisses et créations du moment. Depuis le début de l'année, elle commence à se faire un joli nom dans le monde de la mode, et je dois avouer que je l'envie un peu. Pas seulement pour son talent, que je n'ai jamais eu, mais pour son audace. Elle a choisi le métier qui la fait vibrer, ce qui n'est pas mon cas du tout.

« La banque, c'est la planque », me disaient mes copains de promo.

Et pour le coup, ils n'avaient pas tort : c'est un sacré refuge quand j'y pense. Un bon salaire, des horaires fixes, des RTT et des avantages que je prends à peine le temps de remarquer.

Le hic, c'est que chaque matin, je me lève à reculons. Entre clients grincheux, réclamations et pression commerciale constante, je me demande souvent pourquoi je suis encore là-dedans.

Quand je compare mes journées de râleur à l'enthousiasme de Céline pour son travail, ça me déprime.

Mais dans ma tête, c'est clair : plaquer tout pour faire ce que je veux ? Jamais.

Enfin... c'est quoi « faire ce que je veux », d'ailleurs ?

Grâce à ma vie de bureau, je peux scroller sur TikTok et binge-watcher des séries Netflix tous les soirs à partir de dix-huit heures trente.

Et ça me convient très bien, merci.

Ce genre de question n'a normalement aucune place dans ma tête.

Pourtant, ce matin, quelque chose me laisse un goût un peu étrange.

Et non, ce n'est pas à cause de mon haleine. Merci Céline.

— La douche est chaude, bébé, annonce Céline en sortant de la salle de bain, une serviette enroulée autour de ses cheveux.

— Oh, mais non ! Je voulais te rejoindre pour une douche crapuleuse ! je plaisante en espérant qu'elle cède.

Elle éclate de rire.

— Mon père va faire un arrêt cardiaque si on arrive à treize heures zéro une.

— Il ne me manquerait pas vraiment.

Le silence.

Quoi ?! C'est moi qui ai dit ça ? Je viens de sous-entendre que la mort de son père ne serait pas une grande perte pour moi ?

Mais qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?!

Suicidaire, Lionel, bravo.

Céline, imperturbable, enchaîne :

— Il serait capable de venir te hanter. Je ne sais pas si tu apprécierais ça.

Elle dit ça en se frottant les cheveux avec la serviette, comme si de rien n'était, alors qu'habituellement, elle déteste la moindre critique envers sa famille.

Moi, je reste planté là, scotché.

Je n'ose rien dire, mais je lui souris vaguement, comme un gamin pris en flagrant délit.

Elle s'arrête et me fixe.

— Ça va, bébé ?

— Oui, pourquoi ?

— Je ne sais pas, tu t'es figé et tu sembles pensif.

— Non, non, ça va.

Je n'ai aucune envie de rouvrir le sujet. Elle est de bonne humeur, autant ne pas gâcher ça.

Je file sous la douche.

Sous le jet, je me frotte la peau avec énergie, comme si je pouvais laver cette remarque idiote.

Alors que je suis en plein auto-jugement, j'entends Céline crier depuis le salon :

— Je file acheter du pain sans gluten et des pâtisseries pour les ramener chez mes parents !

— OK !

Je reste immobile sous l'eau qui ruisselle sur mon corps, l'esprit en pause. Depuis quand c'est autorisé de débarquer chez ses parents avec du « sans gluten » ? Je ne suis pas sûr de suivre.

D'habitude, Céline s'assure que nos « expérimentations alimentaires » passent sous le radar. On a déjà du mal à éviter l'étiquette de « végétariens relous », alors toucher à la baguette sacrée du dimanche, c'est chercher des ennuis.

Il y a quelques mois, on a décidé d'essayer une alimentation sans gluten, pour gagner en légèreté, comme le clamait un magazine bio un peu trop enthousiaste.

Ce sont nos petits tests à nous, un truc qu'on aime bien faire ensemble.

Mais normalement, chez ses parents, c'était zéro provocation : on mange ce qu'il y a, et on la boucle.

Ai-je raté une conversation ?

Céline parle beaucoup. Et il m'arrive parfois de décrocher. Le cerveau divague. On pense au foot, à une série, à n'importe quoi.

C'est humain, non ?

Je me frotte vigoureusement les cheveux, comme si le shampooing allait éclaircir mes idées. Je me demande si Céline a enfin décidé de s'affirmer face à son père, ou si elle prépare un coup en douce, genre « on leur fait goûter sans rien dire et on regarde leurs réactions ». En tout cas, je sens venir une scène à table. Son père, qui scrute la baguette comme un expert en panification : « C'est quoi ça, un pain qui a raté sa vocation ? »

Et sa mère, pince-sans-rire, qui demande si c'est un test pour deviner l'ingrédient manquant.

Je soupire en rinçant la mousse.

Pourquoi je réfléchis autant à cette histoire de pain ?

Je devrais juste m'habiller, sourire poliment et éviter les sujets sensibles.

Quand je sors de la douche, Céline est déjà de retour.

Un parfum de boulangerie envahit l'appartement. Beurre, sucre, pâte chaude.

J'en salive. Je la regarde poser le sac en papier kraft sur la table, et une boîte dont je n'ai aucune idée du contenu et là, j'ai une furieuse envie de la croquer, littéralement.

— Je suis quand même passée prendre une baguette pour mon père. Comme ça il sera content. Et j'ai trouvé deux éclairs au chocolat pour nous, et des tartes pour mes parents. Oh, et la boulangère m'a parlé d'une pâtisserie sans sucre qui va ouvrir bientôt. On pourra tester.

Elle débite tout ça avec un naturel désarmant, un mélange de bienveillance et de calcul stratégique qui ferait pâlir un négociateur de l'ONU.

Moi, je reste planté là, ma serviette autour des hanches, encore un peu mouillé de ma douche et franchement perplexe.

Il y a un truc qui cloche.

— T'as l'air très à l'aise avec tout ça, dis-je prudemment.

— Comment ça ?

— Amener des aliments sans gluten chez tes parents, tu n'as pas peur des remarques ?

Elle hausse les épaules, un sourire en coin, comme si j'avais dit un truc évident.

— Bah pourquoi je me prendrais la tête ? Mon père aime râler, et moi, j'aime manger ce qui me fait plaisir. Chacun son truc, non ?

Elle dit ça comme si c'était la chose la plus logique du monde, mais, pour moi, c'est limite un acte révolutionnaire. Une Céline qui assume tout, sans calculer les conséquences ou craindre les susceptibilités ? C'est presque déstabilisant.

Je décide d'insister, plus pour voir jusqu'où va sa nouvelle philosophie que par réel intérêt pour l'état d'âme de monsieur Walter :

— Et s'il fait la tête ?

— Il fera la tête, et après ? Ça ne changera rien à mon éclair au chocolat, me répond-elle avec un petit rire.

Je la regarde, bouche bée.

OK, ce n'est peut-être rien pour elle, mais pour moi, c'est comme voir un chat sortir de l'eau tout content : ce n'est pas censé arriver.

Depuis ce matin, j'ai l'étrange impression d'avoir raté une conversation importante.

Ou peut-être quelque chose de beaucoup plus grand.

Est-ce que c'est moi qui suis parano, ou est-ce que quelque chose a vraiment changé aujourd'hui ?

**Découvre la suite dès le 1^{er} juin dans
Soyons fous, soyons vrais – Audrey Lénaé
www.audreylенаe.fr**